

CHAPITRE VI

C'est pour me conformer au précepte¹ d'Horace² que je me suis lancé d'abord *in medias res*³. Maintenant que tout dort, et la belle Colomba, et le colonel, et sa fille, je saisisrai ce moment pour instruire⁴ mon lecteur de certaines particularités qu'il ne doit pas ignorer, s'il veut pénétrer davantage dans cette véridique histoire. Il sait déjà que le colonel della Rebbia, père d'Orso, est mort assassiné ; or on n'est pas assassiné en Corse, comme on l'est en France, par le premier échappé des galères qui ne trouve pas de meilleur moyen pour vous voler votre argenterie : on est assassiné par ses ennemis ; mais le motif pour lequel on a des ennemis, il est souvent fort difficile de le dire. Bien des familles se haïssent par vieille habitude, et la tradition de la cause originelle de leur haine s'est perdue complètement.

La famille à laquelle appartenait le colonel della Rebbia haïssait plusieurs autres familles, mais singulièrement celle des Barricini ; quelques-uns disaient que, dans le xvi^e siècle, un della Rebbia avait séduit⁵ une Barricini, et avait été poignardé ensuite par un parent de la demoiselle outragée⁶. À la vérité, d'autres racontaient l'affaire différemment, prétendant que c'était une della Rebbia qui avait été séduite, et un Barricini poignardé.

1. *me conformer au précepte* : suivre la règle, la recommandation.

2. *Horace* (65-8 av. J.-C.) : le plus grand poète latin avec Virgile dont les *Odes*, les *Satires* et les *Épîtres* sont très célèbres.

3. *in medias res* : expression tirée de l'*Art poétique* d'Horace. Il était recommandé aux auteurs épiques de suivre l'exemple d'Homère et d'entraîner le lecteur « *in medias res* », c'est-à-dire au milieu des événements pour raconter ensuite les événements antérieurs. On utilise fréquemment cette expression à propos d'un texte de théâtre : la scène d'exposition d'une pièce classique plonge habituellement le spectateur « *in medias res* », dans le vif de l'action.

4. *instruire* : mettre au courant.

5. *avait séduit* : avait fait perdre sa vertu à (sens classique).

6. *outragée* : offensée, bafouée, injuriée.

Tant il y a que¹, pour me servir d'une expression consacrée, il y avait du sang entre les deux maisons. Toutefois, contre l'usage, ce meurtre n'en avait pas produit d'autres ; c'est que les della Rebbia et les Barricini avaient été également persécutés par le gouvernement génois², et les jeunes gens s'étant expatriés, les deux familles furent privées, pendant plusieurs générations, de leurs représentants énergétiques. À la fin du siècle dernier³, un della Rebbia, officier au service de Naples⁴, se trouvant dans un tripot⁵, eut une querelle avec des militaires qui, entre autres injures, l'appelèrent chevrier⁶ corse ; il mit l'épée à la main ; mais, seul contre trois, il eût mal passé son temps, si un étranger, qui jouait dans le même lieu, ne se fût écrié : « Je suis corse aussi ! » et n'eût pris sa défense. Cet étranger était un Barricini, qui d'ailleurs ne connaissait pas son compatriote. Lorsqu'on s'expliqua, de part et d'autre, ce furent de grandes politesses et des serments d'amitié éternelle ; car, sur le continent, les Corses se lient facilement ; c'est tout le contraire dans leur île. On le vit bien dans cette circonstance : della Rebbia et Barricini furent amis intimes tant qu'ils demeurèrent en Italie ; mais de retour en Corse, ils ne se virent plus que rarement, bien qu'habitants tous les deux le même village, et quand ils moururent, on disait qu'il y avait bien cinq ou six ans qu'ils ne s'étaient parlé. Leurs fils vécurent de même en étiquette, comme on dit dans l'île. L'un, Ghilfuccio, le père d'Orso, fut militaire ; l'autre, Giudice Barricini, fut avocat. Devenus l'un et l'autre chefs de famille, et séparés par leur profession, ils n'eurent presque aucune occasion de se voir ou d'entendre parler l'un de l'autre.

1. *Tant il y a que* : Tant et si bien que.

2. *le gouvernement génois* : la Corse, gouvernée (de 1284 à 1768) par la République de Gênes, écrasée d'impôts se révolta à plusieurs reprises avant d'être cédée à la France en 1768. Bonaparte mettra fin à la sécession de Paoli en 1796 et rattachera solidement l'île à la France.

3. *À la fin du siècle dernier* : À la fin du xviii^e siècle.

4. *Naples* : le royaume de Naples appartenait alors aux Bourbons.

5. *tripot* : maison de jeu.

6. *chevrier* : gardien de chèvres.

55 Cependant, un jour, vers 1809, Giudice lisant à Bastia, dans un journal, que le capitaine Ghilfuccio venait d'être décoré, dit, devant témoins, qu'il n'en était pas surpris, attendu que le général *** protégeait sa famille. Ce mot fut rapporté à Ghilfuccio à Vienne¹, lequel dit à
 60 un compatriote qu'à son retour en Corse il trouverait Giudice bien riche, parce qu'il tirait plus d'argent de ses causes perdues que de celles qu'il gagnait. On n'a jamais su s'il insinuait par là que l'avocat trahissait ses clients, ou s'il se bornait à émettre cette vérité triviale², qu'une
 65 mauvaise affaire rapporte plus à un homme de loi qu'une bonne cause. Quoi qu'il en soit, l'avocat Barricini eut connaissance de l'épigramme³ et ne l'oublia pas. En 1812, il demandait à être nommé maire de sa commune⁴ et avait tout espoir de le devenir, lorsque le
 70 général *** écrivit au préfet pour lui recommander un parent de la femme de Ghilfuccio. Le préfet s'empessa de se conformer aux désirs du général, et Barricini ne douta point qu'il ne dût sa déconvenue aux intrigues de Ghilfuccio. Après la chute de l'empereur, en 1814, le
 75 protégé du général fut dénoncé comme bonapartiste, et remplacé par Barricini. À son tour, ce dernier fut destitué dans les Cent-Jours⁵; mais, après cette tempête, il reprit en grande pompe possession du cachet de la mairie et des registres de l'état civil.
 80 De ce moment son étoile devint plus brillante que jamais. Le colonel della Rebbia, mis en demi-solde⁶ et retiré à Pietranera, eut à soutenir contre lui une guerre sourde de chicanes⁶ sans cesse renouvelées : tantôt il

1. à Vienne : c'est la victoire de Wagram (5-6 juillet 1809) qui avait permis à Napoléon d'occuper Vienne. En 1810, Napoléon fait dissoudre son mariage avec Joséphine pour épouser Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.

2. triviale : commune, banale (sens classique).

3. épigramme : satire, mot spirituel et mordant.

4. il demandait à être nommé maire de sa commune : sous le premier Empire et sous la restauration, les maires n'étaient pas élus mais nommés par le pouvoir central.

5. destitué dans les Cent-Jours : démis de ses fonctions durant la période du 20 mars au 8 juillet 1815 durant laquelle Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, tenta de restaurer l'Empire.

6. chicanes : querelles sans fondement, de mauvaise foi.

était assigné en réparation de dommages¹ commis par son cheval dans les clôtures de M. le maire ; tantôt celui-ci, sous prétexte de restaurer le pavé de l'église, faisait enlever une dalle brisée qui portait les armes des della Rebbia, et qui couvrait le tombeau d'un membre de cette famille. Si les chèvres mangeaient les jeunes plants
 90 du colonel, les propriétaires de ces animaux trouvaient protection auprès du maire ; successivement, l'épicier qui tenait le bureau de poste de Pietranera, et le garde champêtre, vieux soldat mutilé, tous les deux clients des della Rebbia², furent destitués et remplacés par des créa-
 95 tures des Barricini³.

La femme du colonel mourut exprimant le désir d'être enterrée au milieu d'un petit bois où elle aimait à se promener ; aussitôt le maire déclara qu'elle serait inhumée dans le cimetière de la commune, attendu qu'il
 100 n'avait pas reçu d'autorisation pour permettre une sépulture isolée. Le colonel furieux déclara qu'en attendant cette autorisation, sa femme serait enterrée au lieu qu'elle avait choisi, et il y fit creuser une fosse. De son côté, le maire en fit faire une dans le cimetière, et
 105 manda la gendarmerie⁴, afin, disait-il, que force restât à la loi. Le jour de l'enterrement, les deux partis se trouvèrent en présence, et l'on put craindre un moment qu'un combat ne s'engageât pour la possession des restes de Mme della Rebbia. Une quarantaine de pay-
 110 sans bien armés, amenés par les parents de la défunte, obligèrent le curé, en sortant de l'église, à prendre le chemin du bois ; d'autre part, le maire avec ses deux fils, ses clients et les gendarmes se présenta pour faire opposition. Lorsqu'il parut, et somma le convoi de

1. assigné en réparation de dommages : sommé par un huissier à comparaître devant un tribunal pour réparer les dommages causés à autrui (termes juridiques).

2. clients des della Rebbia : ceux qui soutenaient les della Rebbia, au sens latin du terme (emploi péjoratif ici). Dans l'Antiquité, les clients étaient des plébéiens qui se mettaient sous la protection d'un patricien (patron). En échange de cette protection, ils lui abandonnaient une partie de leurs droits civils et politiques, et le soutenaient.

3. des créatures des Barricini : des individus au service des Barricini. Comme le terme précédent, celui-ci a une valeur péjorative.

4. manda la gendarmerie : demanda à la gendarmerie d'intervenir (mot vieilli).

115 rétrograder¹, il fut accueilli par des huées et des menaces; l'avantage du nombre était pour ses adversaires, et ils semblaient déterminés. À sa vue plusieurs fusils furent armés; on dit même qu'un berger le coucha en joue²; mais le colonel releva le fusil en disant : « Que
120 personne ne tire sans mon ordre ! » Le maire « craignait les coups naturellement », comme Panurge³, et, refusant la bataille, il se retira avec son escorte : alors la procession funèbre se mit en marche, en ayant soin de prendre le plus long⁴, afin de passer devant la mairie. En défilant, un idiot⁵, qui s'était joint au cortège, s'avisait de crier
125 vive l'Empereur ! Deux ou trois voix lui répondirent, et les rebbianistes, s'animant de plus en plus, proposèrent de tuer un bœuf du maire, qui, d'aventure, leur barrait le chemin. Heureusement le colonel empêcha cette
130 violence.

On pense bien qu'un procès-verbal fut dressé, et que le maire fit au préfet un rapport de son style le plus sublime, dans lequel il peignait les lois divines et humaines foulées aux pieds, – la majesté de lui, maire,
135 celle du curé⁶, méconnues et insultées, – le colonel della Rebbia se mettant à la tête d'un complot bonapartiste⁶ pour changer l'ordre de successibilité au trône⁷, et exciter les citoyens à s'armer les uns contre les autres, crimes prévus par les articles 86 et 91 du Code pénal⁸.
140 L'exagération de cette plainte nuit à son effet. Le

1. rétrograder : revenir en arrière vers son point de départ.

2. « craignait les coups naturellement », comme Panurge : référence à Pantagruel (1532) de Rabelais (1494-1553), où Panurge est un personnage peu courageux : « Et, ce dit, s'enfuit le grand pas de peur des coups, lesquels il craignait naturellement. » (chap. XX).

3. le plus long : le chemin le plus long.

4. un idiot : un simple d'esprit.

5. la majesté de lui, maire, celle du curé : sous la Restauration, le clergé joue un rôle politique important (c'est « l'alliance du trône et de l'autel »).

6. un complot bonapartiste : Barricini est un adversaire de Napoléon Bonaparte.

7. pour changer l'ordre de successibilité au trône : pour empêcher un Bourbon de régner au profit de l'héritier de Napoléon I^{er}.

8. Code pénal : recueil de textes fixant les peines à appliquer pour les infractions recensées.

colonel écrivit au préfet, au procureur du roi¹ : un parent de sa femme était allié à un des députés de l'île, un autre cousin du président de la cour royale. Grâce à ces protections, le complot s'évanouit², Mme della Rebbia resta
145 dans le bois, et l'idiot seul fut condamné à quinze jours de prison.

L'avocat Barricini, mal satisfait du résultat de cette affaire, tourna ses batteries³ d'un autre côté. Il exhuma un vieux titre⁴, d'après lequel il entreprit de contester au
150 colonel la propriété d'un certain cours d'eau qui faisait tourner un moulin. Un procès s'engagea qui dura longtemps. Au bout d'une année, la cour allait rendre son arrêt⁵, et suivant toute apparence en faveur du colonel, lorsque M. Barricini déposa entre les mains du procureur
155 du roi une lettre signée par un certain Agostini, bandit⁶ célèbre, qui le menaçait, lui maire, d'incendie et de mort s'il ne se désistait de ses prétentions. On sait qu'en Corse la protection des bandits est très recherchée, et que pour obliger⁶ leurs amis ils interviennent fréquem-
160 ment dans les querelles particulières. Le maire tira parti de cette lettre, lorsqu'un nouvel incident vint compliquer l'affaire. Le bandit Agostini écrivit au procureur du roi pour se plaindre qu'on eût contrefait⁷ son écriture, et jeté des doutes sur son caractère, en le fai-
165 sant passer pour un homme qui trafiquait de son influence⁸ : « Si je découvre le faussaire, disait-il en terminant sa lettre, je le punirai exemplairement. »

Il était clair qu'Agostini n'avait point écrit la lettre

1. procureur du roi : magistrat chargé de représenter l'État devant les tribunaux.

2. le complot s'évanouit : le complot disparut sans laisser de traces.

3. tourna ses batteries : employa un autre moyen pour réussir quelque chose ou faire échouer une tentative.

4. exhuma un vieux titre : tira de l'oubli, retrouva un vieux titre de propriété (sens figuré, emploi ironique). Exhumer : tirer un cadavre de sa sépulture, de la terre. Par extension : tirer de la terre ce qui y était enfoui.

5. son arrêt : son verdict.

6. obliger : rendre service à.

7. contrefait : imité.

8. trafiquait de son influence : monnayait son influence, usait de son influence en échange d'argent.

170 menaçante au maire; les della Rebbia en accusaient les
Barricini et *vice versa*. De part et d'autre on éclatait en
menaces, et la justice ne savait de quel côté trouver les
coupables.

175 Sur ces entrefaites¹, le colonel Ghilfuccio fut assassiné.
Voici les faits tels qu'il furent établis en justice :
le 2 août 18.., le jour tombant déjà, la femme Made-
leine Pietri, qui portait du pain à Pietranera, entendit
deux coups de feu très rapprochés, tirés, comme il
lui semblait, dans un chemin creux menant au village,
à environ cent cinquante pas de l'endroit où elle se
180 trouvait. Presque aussitôt elle vit un homme qui
courait, en se baissant, dans un sentier des vignes, et
se dirigeait vers le village. Cet homme s'arrêta un instant
et se retourna; mais la distance empêcha la femme
Pietri de distinguer ses traits, et d'ailleurs il avait à la
185 bouche une feuille de vigne qui lui cachait presque
tout le visage. Il fit de la main un signe à un camarade
que le témoin ne vit pas, puis disparut dans les
vignes.

190 La femme Pietri, ayant laissé son fardeau, monta le
sentier en courant, et trouva le colonel della Rebbia bai-
gné dans son sang, percé de deux coups de feu, mais
respirant encore. Près de lui était son fusil chargé et
armé, comme s'il était mis en défense contre une per-
sonne qui l'attaquait en face au moment où une autre le
195 frappait par derrière. Il râlait² et se débattait contre la
mort, mais ne pouvait prononcer une parole, ce que les
médecins expliquèrent par la nature de ses blessures qui
avaient traversé le poumon. Le sang l'étouffait; il coulait
lentement et comme une mousse rouge. En vain la
200 femme Pietri le souleva et lui adressa quelques ques-
tions. Elle voyait bien qu'il voulait parler, mais il ne
pouvait se faire comprendre. Ayant remarqué qu'il
essayait de porter la main à sa poche, elle s'empressa

1. sur ces entrefaites : à ce moment-là.

2. il râlait : il faisait entendre un râle, un souffle rauque d'agonisant.

d'en retirer un petit portefeuille¹ qu'elle lui présenta
205 ouvert. Le blessé prit le crayon du portefeuille et cher-
cha à écrire. De fait le témoin le vit former avec peine
plusieurs caractères; mais, ne sachant pas lire, elle ne
put en comprendre le sens. Épuisé par cet effort, le colo-
nel laissa le portefeuille dans la main de la femme Pietri,
210 qu'il serra avec force en la regardant d'un air singulier*,
comme s'il voulait lui dire, ce sont les paroles du
témoin : «C'est important, c'est le nom de mon
assassin!»

La femme Pietri montait au village lorsqu'elle ren-
215 contra M. le maire Barricini avec son fils Vincentello.
Alors il était presque nuit. Elle conta ce qu'elle avait vu.
Le maire prit le portefeuille, et courut à la mairie ceindre
son écharpe² et appeler son secrétaire et la gendarmerie.
Restée seule avec le jeune Vincentello, Madeleine Pietri
220 lui proposa d'aller porter secours au colonel, dans le cas
où il serait encore vivant; mais Vincentello répondit
que, s'il approchait d'un homme qui avait été l'ennemi
acharné de sa famille, on ne manquerait pas de l'accuser
de l'avoir tué. Peu après le maire arriva, trouva le colo-
nel mort, fit enlever le cadavre, et dressa procès-verbal.
225

Malgré son trouble naturel dans cette occasion,
M. Barricini s'était empressé de mettre sous les scellés³
le portefeuille du colonel, et de faire toutes les
recherches en son pouvoir; mais aucune n'amena de
230 découverte importante.

Lorsque vint le juge d'instruction, on ouvrit le porte-
feuille, et sur une page souillée de sang on vit quelques
lettres tracées par une main défaillante, bien lisibles
pourtant. Il y avait écrit : Agosti..., et le juge ne douta pas

1. un petit portefeuille : au XIX^e siècle, livret recouvert de peau et dans lequel on
garde des papiers, des lettres, où l'on inscrit des notes, et que l'on garde dans sa
poche.

2. ceindre son écharpe : revêtir l'écharpe symbole de sa fonction de maire.

3. les scellés : bandes d'étoffe ou de papier fixées à leurs extrémités par de la cire
empreinte d'un sceau officiel, apposées par autorité de justice sur les ouvertures d'un
meuble ou d'un local pour assurer la conservation de ce qu'il renferme. Ici, les
scellés doivent attester que personne ne touchera au portefeuille en dehors de la
présence des autorités.

235 que le colonel n'eût voulu désigner Agostini comme son assassin. Cependant Colomba della Rebbia, appelée par le juge, demanda à examiner le portefeuille. Après l'avoir longtemps feuilleté, elle étendit la main vers le maire et s'écria : « Voilà l'assassin ! » Alors, avec une précision et une clarté surprenantes dans le transport de 240 douleur où elle était plongée, elle raconta que son père, ayant reçu peu de jours auparavant une lettre de son fils, l'avait brûlée, mais qu'avant de le faire, il avait écrit au crayon sur son portefeuille, l'adresse d'Orso, qui venait de changer de garnison. Or, cette adresse ne se trouvait 245 plus dans le portefeuille, et Colomba concluait que le maire avait arraché le feuillet où elle était écrite, qui aurait été celui-là même sur lequel son père avait tracé le nom du meurtrier ; et à ce nom, le maire, au dire de 250 Colomba, aurait substitué celui d'Agostini. Le juge vit en effet qu'un feuillet manquait au cahier de papier sur lequel le nom était écrit ; mais bientôt il remarqua que des feuillets manquaient également dans les autres cahiers du même portefeuille, et des témoins déclarèrent 255 que le colonel avait l'habitude de déchirer ainsi des pages de son portefeuille lorsqu'il voulait allumer un cigare ; rien de plus probable donc qu'il eût brûlé par mégarde l'adresse qu'il avait copiée. En outre, on constata que le maire, après avoir reçu le portefeuille de 260 la femme Pietri, n'aurait pu lire à cause de l'obscurité ; il fut prouvé qu'il ne s'était pas arrêté un instant avant d'entrer à la mairie, que le brigadier de gendarmerie l'y avait accompagné, l'avait vu allumer une lampe, mettre le portefeuille dans une enveloppe et la cacheter sous 265 ses yeux.

Lorsque le brigadier eut terminé sa déposition, Colomba, hors d'elle-même, se jeta à ses genoux et le supplia, par tout ce qu'il avait de plus sacré, de déclarer s'il n'avait pas laissé le maire seul un instant. Le brigadier, après quelque hésitation, visiblement ému par 270 l'exaltation¹ de la jeune fille, avoua qu'il était allé

1. exaltation : vive excitation de l'esprit.

chercher dans une pièce voisine une feuille de grand papier, mais qu'il n'était pas resté une minute, et que le maire lui avait toujours parlé tandis qu'il cherchait à 275 tâtons ce papier dans un tiroir. Au reste, il attestait qu'à son retour le portefeuille sanglant était à la même place, sur la table où le maire l'avait jeté en entrant.

M. Barricini déposa avec le plus grand calme. Il excusait, disait-il, l'emportement de Mlle della Rebbia, et voulait bien condescendre² à se justifier. Il prouva 280 qu'il était resté toute la soirée au village ; que son fils Vincentello était avec lui devant la mairie au moment du crime ; enfin que son fils Orlanduccio, pris de la fièvre ce jour-là même, n'avait pas bougé de son lit. Il produisit tous les fusils de sa maison, dont aucun n'avait fait 285 feu récemment. Il ajouta qu'à l'égard du portefeuille il en avait tout de suite compris l'importance ; qu'il l'avait mis sous le scellé et l'avait déposé entre les mains de son adjoint, prévoyant qu'en raison de son inimitié³ avec le 290 colonel il pourrait être soupçonné. Enfin il rappela qu'Agostini avait menacé de mort celui qui avait écrit une lettre en son nom, et insinua que ce misérable, ayant probablement soupçonné le colonel, l'avait assassiné. Dans les mœurs des bandits⁴, une pareille vengeance 295 pour un motif analogue n'est pas sans exemple.

Cinq jours après la mort du colonel della Rebbia, Agostini, surpris par un détachement de voltigeurs⁵, fut tué, se battant en désespéré. On trouva sur lui une lettre de Colomba qui l'adjurait¹ de déclarer s'il était ou non 300 coupable du meurtre qu'on lui imputait². Le bandit n'ayant point fait de réponse, on en conclut assez généralement qu'il n'avait pas eu le courage de dire à une fille qu'il avait tué son père. Toutefois, les personnes qui prétendaient connaître bien le caractère d'Agostini 305 disaient tout bas que, s'il eût tué le colonel, il s'en serait vanté. Un autre bandit, connu sous le nom de Brando-laccio, remit à Colomba une déclaration dans laquelle il

1. l'adjurait : le suppliait.

2. qu'on lui imputait : dont on lui attribuait la responsabilité.

attestait sur l'honneur l'innocence de son camarade ;
 mais la seule preuve qu'il alléguait¹, c'était qu'Agostini
 310 ne lui avait jamais dit qu'il soupçonnait le colonel.

Conclusion, les Barricini ne furent pas inquiétés ; le
 juge d'instruction combla le maire d'éloges et celui-ci
 couronna sa belle conduite en se désistant de toutes ses
 prétentions sur le ruisseau pour lequel il était en procès
 315 avec le colonel della Rebbia.

Colomba improvisa, suivant l'usage du pays, une *ballata*²
 devant le cadavre de son père, en présence de ses
 amis assemblés. Elle y exhala³ toute sa haine contre les
 Barricini et les accusa formellement⁴ de l'assassinat, les
 320 menaçant aussi de la vengeance de son frère. C'était
 cette *ballata*, devenue très populaire, que le matelot
 chantait devant Miss Lydia. En apprenant la mort de son
 père, Orso, alors dans le Nord de la France, demanda un
 congé mais ne put l'obtenir. D'abord, sur une lettre de
 325 sa sœur, il avait cru les Barricini coupables, mais bientôt
 il reçut copie de toutes les pièces de l'instruction⁴, et
 une lettre particulière du juge lui donna à peu près la
 conviction que le bandit⁵ Agostini était le seul coupable.
 Une fois tous les trois mois Colomba lui écrivait pour lui
 330 répéter ses soupçons qu'elle appelait des preuves. Mal-
 gré lui, ces accusations faisaient bouillonner son sang
 corse, et parfois il n'était pas éloigné de partager les
 préjugés de sa sœur. Cependant, toutes les fois qu'il lui
 écrivait, il lui répétait que ses allégations⁵ n'avaient
 335 aucun fondement solide et ne méritaient aucune
 créance⁶. Il lui défendait même, mais toujours en vain,
 de lui en parler davantage. Deux années se passèrent de
 la sorte, au bout desquelles il fut mis en demi-solde⁶, et
 alors il pensa à revoir son pays, non point pour se

340 venger sur des gens qu'il croyait innocents, mais pour
 marier sa sœur et vendre ses petites propriétés, si elles
 avaient assez de valeur pour lui permettre de vivre sur le
 continent.



1. alléguait : produisait pour se justifier.

2. exhalait : laissa échapper, exprima avec force (sens figuré). Sens propre : répandit des vapeurs, un gaz, un parfum, une odeur.

3. formellement : clairement, de manière déterminée, en termes clairs.

4. l'instruction : ensemble des recherches et des formalités relatives à une affaire, en vue de son jugement.

5. allégations : ce que l'on affirme.

6. créance : croyance que l'on accorde à une chose.

Questions

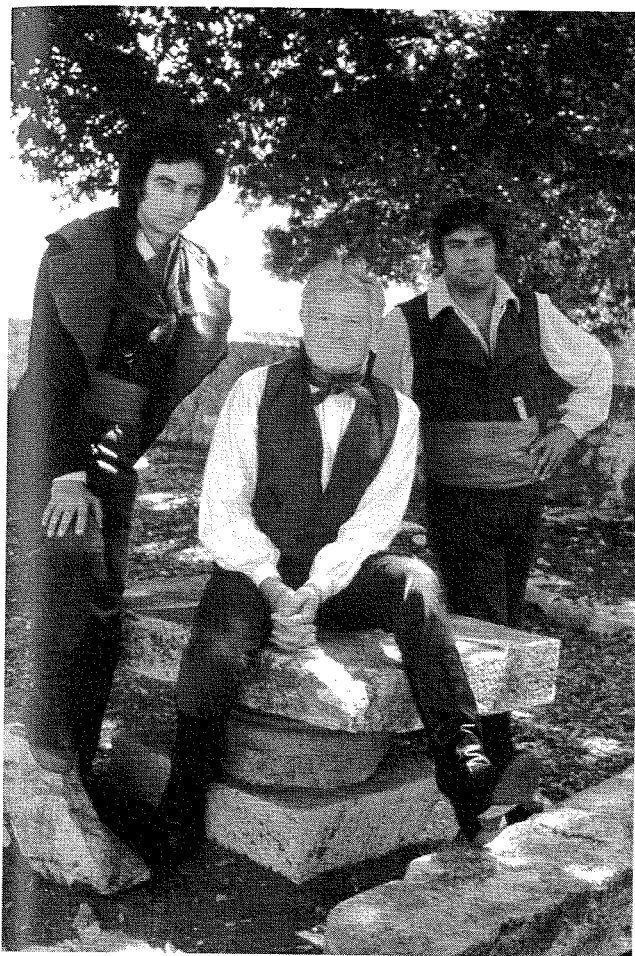
Compréhension

1. Qui le « je » de la première phrase du chapitre représente-t-il ? À qui s'adresse-t-il ? Quels mots du texte le prouvent ?
2. En vous aidant de la note 3 sur « in medias res » (p. 62), expliquez le début du chapitre.
3. Quels sont les arguments de Colomba pour accuser les Barricini ?
4. Pourquoi Colomba n'obtient-elle pas gain de cause auprès de la justice ?
5. Montrez que les Barricini sont très rusés.
6. Qu'avons-nous appris de nouveau sur Colomba et sur son frère ? Dans quelle mesure ce retour en arrière au chapitre VI vous permet-il mieux de comprendre Orso et Colomba ?
7. À la fin du chapitre, le lecteur est-il fixé sur les intentions réelles d'Orso ? Quelles sont-elles ?

Écriture / Réécriture

8. Quel est le statut du narrateur* dans Colomba ? En quoi ce chapitre en fait-il la démonstration ?
9. Donnez un titre au chapitre VI.
10. Comment appelle-t-on le procédé cinématographique qui permet de faire un retour en arrière ?
11. Retracez l'historique des faits qui marquent l'affrontement des deux familles. Quel point reste obscur ?
12. À quel clan va votre sympathie ? Qu'en est-il, d'après vous, des sentiments de Mérimée à cet égard ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur le texte.
13. Transposez au style indirect les paroles du colonel rapportées au style direct. Depuis « en disant » jusqu'à « ordre ! » (l. 119-120).
14. Relevez le champ lexical* de la justice et de la police.
15. Une fois de plus, Mérimée parodie* un grand auteur. Quelle est la phrase du début du chapitre qui rappelle ce vers d'Iphigénie de Racine, acte I, scène 1, vers 9 : « Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune » ?

16. Quelle vision de la Corse a-t-on dans ce chapitre ?
17. Qu'étaient les « galères » dont il est question au début du chapitre ? Quel autre sens du mot « galère » connaissez-vous ?



Barricini et ses fils.

CHAPITRE VII

Soit que l'arrivée de sa sœur eût rappelé à Orso avec plus de force le souvenir du toit paternel, soit qu'il souffrît un peu devant ses amis civilisés du costume et des manières sauvages de Colomba, il annonça dès le lendemain le projet de quitter Ajaccio et de retourner à Pietrannerà. Mais cependant il fit promettre au colonel de venir prendre un gîte dans son humble manoir, lorsqu'il se rendrait à Bastia¹, et en revanche il s'engagea à lui faire tirer daims, faisans, sangliers et le reste.

La veille de son départ, au lieu d'aller à la chasse, Orso proposa une promenade au bord du golfe. Donnant le bras à Miss Lydia, il pouvait causer en toute liberté, car Colomba était restée à la ville pour faire ses emplettes² et le colonel les quittait à chaque instant pour tirer des goélands et des fous³, à la grande surprise des passants qui ne comprenaient pas qu'on perdît sa poudre pour un pareil gibier.

Ils suivaient le chemin qui mène à la chapelle des Grecs⁴ d'où l'on a la plus belle vue de la baie ; mais ils n'y faisaient aucune attention.

« Miss Lydia... dit Orso après un silence assez long pour être devenu embarrassant ; franchement, que pensez-vous de ma sœur ?

— Elle me plaît beaucoup, répondit Miss Nevil. Plus que vous, ajouta-t-elle en souriant, car elle est vraiment corse, et vous êtes un sauvage trop civilisé.

— Trop civilisé !... Eh bien, malgré moi, je me sens redevenir sauvage depuis que j'ai mis le pied dans cette

1. Bastia : port du nord-ouest de la Corse et principal centre commercial de l'île.

2. emplettes : achats.

3. fous : Aussi appelés fous de Bassan. Oiseaux palmipèdes ressemblant au pélican et qui plongent à la recherche de poissons. Ils sont nommés ainsi à cause de leur comportement téméraire qui les incite à se poser sans précaution sur les navires.

4. la chapelle des Grecs : édifée en 1732, elle permit aux Grecs, réfugiés en Corse, après avoir fui l'occupation turque de 1670, d'y célébrer leur culte. Notre-Dame-du-Mont-Carmel se trouve sur la route des Sanguinaires, à quelques kilomètres au sud d'Ajaccio.

CHAPITRE VII

île. Mille affreuses pensées m'agitent, me tourmentent..., et j'avais besoin de causer un peu avec vous avant de m'enfoncer dans mon désert.

— Il faut avoir du courage, monsieur ; voyez la résignation de votre sœur, elle vous donne l'exemple.

— Ah ! détrompez-vous. Ne croyez pas à sa résignation. Elle ne m'a pas dit un seul mot encore, mais dans chacun de ses regards j'ai lu ce qu'elle attend de moi.

— Que veut-elle de vous enfin ?

— Oh ! rien..., seulement que j'essaie si le fusil de monsieur votre père est aussi bon pour l'homme que pour la perdrix.

— Quelle idée ! Et vous pouvez supposer cela ! quand vous venez d'avouer qu'elle ne vous a encore rien dit. Mais c'est affreux de votre part.

— Si elle ne pensait pas à la vengeance, elle m'aurait tout d'abord parlé de notre père ; elle n'en a rien fait. Elle aurait prononcé le nom de ceux qu'elle regarde... à tort, je le sais, comme ses meurtriers. Eh bien, non, pas un mot. C'est que, voyez-vous, nous autres Corses, nous sommes une race rusée. Ma sœur comprend qu'elle ne me tient pas complètement en sa puissance, et ne veut pas m'effrayer, lorsque je puis m'échapper encore. Une fois qu'elle m'aura conduit au bord du précipice, lorsque la tête me tournera, elle me poussera dans l'abîme.»

Alors Orso donna à Miss Nevil quelques détails sur la mort de son père, et rapporta les principales preuves qui se réunissaient pour lui faire regarder Agostini comme le meurtrier.

« Rien, ajouta-t-il, n'a pu convaincre Colomba. Je l'ai vu par sa dernière lettre. Elle a juré la mort des Barricini ; et... Miss Nevil, voyez quelle confiance j'ai en vous... peut-être ne seraient-ils plus de ce monde, si, par un de ces préjugés qu'excuse son éducation sauvage, elle ne se persuadait que l'exécution de la vengeance m'appartient en ma qualité de chef de famille, et que mon honneur y est engagé.

— En vérité, monsieur della Rebbia, dit Miss Nevil, vous calomniez votre sœur.

— Non, vous l'avez dit vous-même... elle est corse...,

70 elle pense ce qu'ils pensent tous. Savez-vous pourquoi j'étais si triste hier ?

– Non, mais depuis quelque temps vous êtes sujet à ces accès d'humeur noire... Vous étiez plus aimable aux premiers jours de notre connaissance.

75 – Hier, au contraire, j'étais plus gai, plus heureux qu'à l'ordinaire. Je vous avais vue si bonne, si indulgente pour ma sœur!... Nous revenions, le colonel et moi, en bateau. Savez-vous ce que me dit un des bateliers dans son infernal patois : « Vous avez tué bien du gibier, Ors' Anton', mais vous trouverez Orlanduccio Barricini plus grand chasseur que vous. »

– Eh bien, quoi de si terrible dans ces paroles ? Avez-vous donc tant de prétentions à être un adroit chasseur ?

– Mais vous ne voyez pas que ce misérable disait que 85 je n'aurais pas le courage de tuer Orlanduccio¹ ?

– Savez-vous, monsieur della Rebbia, que vous me faites peur. Il paraît que l'air de votre île ne donne pas seulement la fièvre, mais qu'il rend fou. Heureusement que nous allons bientôt la quitter.

90 – Pas avant d'avoir été à Pietranera. Vous l'avez promis à ma sœur.

– Et si nous manquions à cette promesse, nous devrions sans doute nous attendre à quelque vengeance ?

95 – Vous rappelez-vous ce que nous contait l'autre jour monsieur votre père de ces Indiens qui menacent les gouverneurs de la Compagnie² de se laisser mourir de faim s'ils ne font droit à leurs requêtes ?

– C'est-à-dire que vous vous laisseriez mourir de 100 faim ? J'en doute. Vous resteriez un jour sans manger, et puis Mlle Colomba vous apporterait un *bruccio** si appétissant que vous renoncerez à votre projet.

– Vous êtes cruelle dans vos railleries, Miss Nevil ; vous devriez me ménager. Voyez, je suis seul ici. Je 105 n'avais que vous pour m'empêcher de devenir fou,

* Espèce de fromage à la crème cuit. C'est un mets national en Corse.

1. Orlanduccio Barricini : un des deux fils du maire.

2. la Compagnie : la Compagnie anglaise des Indes orientales.

comme vous dites ; vous étiez mon ange gardien, et maintenant...

– Maintenant, dit Miss Lydia d'un ton sérieux, vous avez, pour soutenir cette raison si facile à ébranler, votre 110 honneur d'homme et de militaire, et..., poursuivit-elle en se détournant pour cueillir une fleur, si cela peut quelque chose pour vous, le souvenir de votre ange gardien.

– Ah ! Miss Nevil, si je pouvais penser que vous prenez 115 réellement quelque intérêt...

– Écoutez, monsieur della Rebbia, dit Miss Nevil un peu émue, puisque vous êtes un enfant, je vous traiterai en enfant. Lorsque j'étais petite fille, ma mère me donna un beau collier que je désirais ardemment ; mais elle me 120 dit : « Chaque fois que tu mettras ce collier, souviens-toi que tu ne sais pas encore le français. » Le collier perdit à mes yeux un peu de son mérite. Il était devenu pour moi comme un remords ; mais je le portai, et je sus le français. Voyez-vous cette bague ? c'est un scarabée¹ égyptien 125 trouvé, s'il vous plaît, dans une pyramide. Cette figure bizarre, que vous prenez peut-être pour une bouteille, cela veut dire *la vie humaine*. Il y a dans mon pays des gens qui trouveraient l'hieroglyphe² très bien approprié. Celui-ci, qui vient après, c'est un bouclier avec un 130 bras tenant une lance : cela veut dire *combat*³, *bataille*. Donc la réunion des deux caractères forme cette devise, que je trouve assez belle : *La vie est un combat*. Ne vous avisez pas de croire que je traduis les hieroglyphes couramment ; c'est un savant en us⁴ qui m'a expliqué

1. scarabée : insecte sacré dans l'Égypte ancienne.

2. hieroglyphe : Champollion ne déchiffra les caractères des plus anciennes écritures égyptiennes qu'en 1821. Or le récit se situe en 1819. Mérimée commet donc un léger anachronisme*.

3. combat : « [...] un savant de mes amis, qui lit les hieroglyphes, m'a dit que sur les cercueils égyptiens, on lisait très souvent : Vie, guerre. » (Correspondance de Mérimée, 8 août 1832).

4. savant en us : depuis le xvi^e siècle, les savants aimaient latiniser leur nom. Au xvii^e siècle, Molière s'en est moqué (en mettant en scène Vadius dans *Les Femmes savantes* et Diafoirus dans *Le Malade imaginaire*), et, après lui, Fontenelle, dans son récit philosophique *La Dent d'Or*.

135 ceux-là. Tenez, je vous donne mon scarabée. Quand vous aurez quelque mauvaise pensée corse, regardez mon talisman¹ et dites-vous qu'il faut sortir vainqueur de la bataille que nous livrent les mauvaises passions. – Mais, en vérité, je ne prêche pas mal.

140 – Je penserai à vous, Miss Nevil, et je me dirai...
– Dites-vous que vous avez une amie qui serait désolée... de... vous savoir pendu. Cela ferait d'ailleurs trop de peine à messieurs les caporaux* vos ancêtres.»

145 À ces mots, elle quitta en riant le bras d'Orso, et, courant vers son père :

« Papa, dit-elle, laissez là ces pauvres oiseaux, et venez avec nous faire de la poésie dans la grotte de Napoléon². »



«Voyez-vous cette bague?»

1. talisman : objet auquel on prête des vertus magiques, porte-bonheur.
2. la grotte de Napoléon : voir note 1, p. 14.

Questions

Compréhension

1. Comment situez-vous ce «lendemain» par rapport à l'action des chapitres précédents?
2. Quelles influences diverses agissent sur Orso? Quelles sont ses réactions? Citez des mots du texte pour justifier votre réponse.
3. Quelles phrases d'Orso montrent qu'il connaît bien Colomba et qu'il sent la pression qu'elle fait peser sur lui? Quel est le procédé stylistique utilisé par l'auteur qui donne toute leur force à ces paroles?
4. Quelle est l'attitude de Miss Nevil face au malaise d'Orso?
5. Quels sont les sentiments des deux personnages à la fin du chapitre? Justifiez votre réponse en citant des mots du texte.
6. Dans quelle mesure ce chapitre met-il en scène le début d'une histoire d'amour?

Écriture / Réécriture

7. Avez-vous déjà eu en votre possession un talisman? Racontez son histoire : en quelles circonstances l'avez-vous obtenu? Quel usage en avez-vous fait? Qu'est-il devenu?
8. Mettez en scène une partie du dialogue entre Orso et Miss Nevil, à partir de «Savez-vous, monsieur della Rebbia» (l. 86) jusqu'à la fin du chapitre, en montrant bien qu'il s'agit d'un dialogue amoureux (ton*, regards, coquetterie de Miss Nevil, etc.).

CHAPITRE VIII

Il y a toujours quelque chose de solennel dans un départ, même quand on se quitte pour peu de temps. Orso devait partir avec sa sœur de très bon matin, et la veille au soir il avait pris congé de Miss Lydia, car il n'espérait pas qu'en sa faveur elle fit exception à ses habitudes de paresse. Leurs adieux avaient été froids et graves. Depuis leur conversation au bord de la mer, Miss Lydia craignait d'avoir montré à Orso un intérêt peut-être trop vif, et Orso, de son côté, avait sur le cœur ses railleries et surtout son ton de légèreté. Un moment il avait cru démêler dans les manières de la jeune Anglaise un sentiment d'affection naissante; maintenant, déconcerté par ses plaisanteries, il se disait qu'il n'était à ses yeux qu'une simple connaissance, qui bientôt serait oubliée. Grande fut donc sa surprise lorsque le matin, assis à prendre du café avec le colonel, il vit entrer Miss Lydia suivie de sa sœur. Elle s'était levée à cinq heures, et, pour une Anglaise, pour Miss Nevil surtout, l'effort était assez grand pour qu'il en tirât quelque vanité.

« Je suis désolé que vous vous soyez dérangée si matin, dit Orso. C'est ma sœur sans doute qui vous aura réveillée malgré mes recommandations, et vous devez bien nous maudire. Vous me souhaitez déjà *pendu*¹ peut-être ?

— Non, dit Miss Lydia fort bas et en italien, évidemment pour que son père ne l'entendît pas. Mais vous m'avez boudée hier pour mes innocentes plaisanteries, et je ne voulais pas vous laisser emporter un souvenir mauvais de votre servante. Quelles terribles gens vous êtes, vous autres Corses ! Adieu donc ; à bientôt, j'espère. »

Elle lui tendit la main.

Orso ne trouva qu'un soupir pour réponse. Colomba s'approcha de lui, le mena dans l'embrasement d'une

1. *pendu* : en Angleterre les condamnés à mort étaient exécutés par pendaison.

fenêtre, et, en lui montrant quelque chose qu'elle tenait sous son *mezzaro*², lui parla un moment à voix basse.

« Ma sœur, dit Orso à Miss Nevil, veut vous faire un singulier cadeau, mademoiselle ; mais nous autres Corses, nous n'avons pas grand-chose à donner..., excepté notre affection..., que le temps n'efface pas. Ma sœur me dit que vous avez regardé avec curiosité ce stylet³. C'est une antiquité dans la famille. Probablement il pendait autrefois à la ceinture d'un de ces caporaux⁴ à qui je dois l'honneur de votre connaissance. Colomba le croit si précieux qu'elle m'a demandé ma permission pour vous le donner, et moi je ne sais trop si je dois l'accorder, car j'ai peur que vous ne vous moquiez de nous.

— Ce stylet est charmant, dit Miss Lydia ; mais c'est une arme de famille ; je ne puis l'accepter.

— Ce n'est pas le stylet de mon père, s'écria vivement Colomba. Il a été donné à un des grands-parents de ma mère par le roi Théodore¹. Si mademoiselle l'accepte, elle nous fera bien plaisir.

— Voyez, Miss Lydia, dit Orso, ne dédaignez pas le stylet d'un roi. »

Pour un amateur, les reliques² du roi Théodore sont infiniment plus précieuses que celles du plus puissant monarque. La tentation était forte, et Miss Lydia voyait déjà l'effet que produirait cette arme posée sur une table en laque dans son appartement de Saint-James Place.

« Mais, dit-elle en prenant le stylet avec l'hésitation de quelqu'un qui veut accepter, et adressant le plus aimable de ses sourires à Colomba, chère mademoiselle Colomba..., je ne puis..., je n'oserais vous laisser ainsi partir désarmée.

— Mon frère est avec moi, dit Colomba d'un ton fier,

1. *le roi Théodore* : le baron de Neuhoff (1694-1756), né à Cologne. Aventurier qui souleva la Corse et se fit proclamer roi de Corse en 1736 sous le nom de Théodore I^{er}. Contraint de s'exiler, il finit ses jours à Londres, dans la misère.

2. *reliques* : ce qui reste du corps d'un saint, objet qui lui a appartenu ou qui a servi à son martyre. Ici, objets auxquels on est particulièrement attaché par le souvenir.

et nous avons le bon fusil que votre père nous a donné. Orso, vous l'avez chargé à balle?»

Miss Nevil garda le stylet*, et Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à donner des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en paiement¹.

Il fallut partir enfin. Orso serra encore une fois la main de Miss Nevil; Colomba l'embrassa, puis après vint offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse. De la fenêtre du salon, Miss Lydia vit le frère et la sœur monter à cheval. Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne² qu'elle n'y avait point encore remarquée. Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique³, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte. Orso, déjà à cheval, leva la tête et l'aperçut. Soit qu'il eût deviné sa pensée, soit pour lui dire un dernier adieu, il prit l'anneau égyptien, qu'il avait suspendu à un cordon, et le porta à ses lèvres. Miss Lydia quitta la fenêtre en rougissant; puis, s'y remettant presque aussitôt, elle vit les deux Corses s'éloigner rapidement au galop de leurs petits poneys, se dirigeant vers les montagnes. Une demi-heure après le colonel, au moyen de sa lunette⁴, les lui montra longeant le fond du golfe, et elle vit qu'Orso tournait fréquemment la tête vers la ville. Il disparut enfin derrière les marécages remplacés aujourd'hui par une belle pépinière⁵.

Miss Lydia, en se regardant dans la glace, se trouva pâle.

«Que doit penser de moi ce jeune homme? dit-elle, et

1. exigea un sou en paiement : geste « magique » destiné à écarter le mauvais sort (superstition encore vivante aujourd'hui).

2. une joie maligne : une joie mauvaise, méchante.

3. sardonique : méchant, sarcastique.

4. lunette : longue-vue.

5. une belle pépinière : à l'est d'Ajaccio, les marécages ont été assainis et remplacés par des plantations d'arbres, grâce au préfet du Var.

moi que pensé-je de lui? et pourquoi y pensé-je?... Une connaissance de voyage!... Que suis-je venue faire en Corse?... Oh! je ne l'aime point... Non, non; d'ailleurs cela est impossible... Et Colomba... Moi la belle-sœur d'une vocératrice*! qui porte un grand stylet*!» Et elle s'aperçut qu'elle tenait à la main celui du roi Théodore. Elle le jeta sur sa toilette. «Colomba à Londres, dansant à Almack's¹!... Quel lion*, grand Dieu, à montrer!... C'est qu'elle ferait fureur peut-être... Il m'aime, j'en suis sûre... C'est un héros de roman dont j'ai interrompu la carrière aventureuse... Mais avait-il réellement envie de venger son père à la corse?... C'était quelque chose entre un Conrad² et un dandy*... J'en ai fait un pur dandy, et un dandy qui a un tailleur corse!...»

Elle se jeta sur son lit et voulut dormir, mais cela lui fut impossible; et je n'entreprendrai pas de continuer son monologue, dans lequel elle se dit plus de cent fois que M. della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle.

* À cette époque, on donnait ce nom en Angleterre aux personnes à la mode qui se faisaient remarquer par quelque chose d'extraordinaire.

1. Almack's : salon où l'aristocratie londonienne organisait des bals réservés à des invités choisis. Stendhal tenait le fait d'y être reçu comme une marque de reconnaissance.

2. Conrad : héros du poème de Byron *Le Corsaire* paru en 1814. Chef d'une bande de pirates, il est toutefois incapable de tuer son ennemi qui le retient prisonnier. Conrad symbolise le type du héros romantique.

Questions

Compréhension

1. Miss Nevil regarde Orso et sa sœur s'éloigner : en quoi le portrait qui nous est fait de Colomba à travers son regard est-il inquiétant ? Relevez tous les mots qui font de la jeune fille une représentation presque diabolique.
2. Quel est l'intérêt de ce portrait pour l'action ?
3. Quelles sont les deux forces en présence qui s'opposent dans ce chapitre ?
4. Quels sont les états d'âme d'Orso au moment du départ ? Ce départ est-il facile pour lui ? Pourquoi ? (Citez le texte).
5. Quels sont les états d'âme de Miss Lydia quand elle se retrouve seule ?
6. Quels sont les détails qui montrent que les sentiments des deux personnages ont évolué depuis le chapitre précédent ?
7. Quelle question peut maintenant se poser le lecteur ?

Écriture / Réécriture

8. Relevez les interventions de l'auteur. Quelle est celle qui permet à Mérimée de vanter les mérites de l'administration française ?
9. Comment se manifeste l'agitation de Miss Lydia dans l'avant-dernier paragraphe du chapitre ?
10. Relevez les expressions qui marquent les étapes de ce douloureux départ.
11. Rédigez une scène d'adieux. Vous imaginerez le départ heureux ou difficile, à votre gré. Vous serez attentif à la composition de la scène et à l'expression des sentiments du narrateur*. Le narrateur parlera à la première personne du singulier.
12. Colomba est superstitieuse : « [...] Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à donner des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en paiement » (l. 69 à 71). Connaissez-vous d'autres superstitions ?

CHAPITRE IX

Cependant Orso cheminait avec sa sœur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler ; mais lorsque les montées trop rudes les obligeaient d'aller au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec enthousiasme de la beauté de Miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si Mlle Lydia était fille unique.

« Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous... »

Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait : « Notre famille a été riche autrefois, elle est encore des plus considérées de l'île. Tous ces *signori** sont des bâtards. Il n'y a plus de noblesse que dans les familles caporales*, et vous savez, Orso, que vous descendez des premiers caporaux de l'île. Vous savez que notre famille est originaire d'au-delà des monts**, et ce sont les guerres civiles qui nous ont obligés à passer de ce côté-ci. Si j'étais à votre place, Orso, je n'hésiterais pas, je demanderais Miss Nevil à son père... (Orso levait les épaules.) De sa dot* j'achèterais les bois de la Falsetta et les vignes en bas de chez nous ; je bâtirais une belle maison en pierres de taille, et j'élèverais d'un étage la vieille tour où Sambucuccio¹ a tué tant de Maures² au temps du comte Henri le *bel* Missere***.

* On appelle *signori* les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des *signori* et celles des *caporali* il y a rivalité pour la noblesse.

** C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, *di là dei monti*, change de sens suivant la position de celui qui l'emploie. – La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.

*** V. Filippini, lib. II. – Le comte Arrigo *bel* Missere mourut vers l'an 1000 ; on dit qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

1. *Sambucuccio* : héros national corse. Il y en eut deux : l'un vécut au xi^e siècle, l'autre au xiv^e siècle.

2. *Maures* : les sarrasins (musulmans) qui envahirent la Corse au xi^e siècle.